

NOTE SUR LES ORIGINES DE L'ÉCOLE SPIRITUELLE VANNETAISE AU XVII^e SIÈCLE

Nous avons eu le bonheur de découvrir les « directoires » de la maison de Retraite fondée par M. de Kerlivio et le P. Huby, à Vannes, en 1660. Ces manuscrits du début du XVIII^e siècle sont de la même main que *l'Histoire de la première de toutes les maisons publiques de retraite*, étudiée ici-même par M. Martin-Chauffier (1), mais un peu antérieurs. *L'Histoire* est un complément donné par l'auteur, le P. Jean-Joseph de La Piletière sans doute, à ses directoires. Nous avons longuement parlé de ces documents, précieux pour l'histoire régionale, devant la Société polymathique du Morbihan (2). Ils montrent avec précision, sur le plan local, un aspect du renouveau religieux qui se produisit en France à cette époque. Mais leur étude laisse entrevoir que l'on se trouve en face d'un phénomène fort complexe. Le succès immédiat de l'œuvre toute nouvelle entreprise par Kerlivio, Huby et bientôt Catherine de Francheville, ne s'explique pas sans une longue préparation ; son influence en profondeur suppose qu'elle s'est développée en milieu déjà chrétien (3). Elle apparaît comme l'aboutissement audacieux, mais logique, d'un

(1) Mémoires de la S. H. A. B., 1922, pp. 313-332.

(2) Bulletin de la S. P. M., 1951-1952, pp. 127-151.

(3) Il serait temps que les pieux biographes des personnages de cette période renoncent à tracer le tableau d'une Bretagne païenne, « toute d'ignorance et de corruption », propre à faire ressortir la vertu de leurs héros, mais non conforme à la vérité historique. Le chapitre nuancé que consacre M. Kerbirion à l'état religieux de la

mouvement des esprits qui plonge ses racines assez loin dans le passé.

Ce mouvement est antérieur à l'influence des missions bretonnes dont l'apparition au diocèse de Vannes fut plus tardive qu'en Cornouaille et en Léon. Le B^x Maunoir entre dans la carrière en 1640. A cette date, la mère Jeanne l'Évangéliste est morte au Carmel de Vannes depuis vingt ans. Sa sœur, Marguerite de Sainte-Agathe mourra en 1641. Les visions de Nicolazic commencent en 1622. Très jeune, Armelle Nicolas est entrée dans les voies mystiques, et elle est née en 1606. La conversion de Pierre de Keriolet date de 1636, comme celle de Marie de Sainte-Barbe. On allongerait facilement cette liste. La « conquête mystique » est bien déclenchée avant l'essor des missions bretonnes et l'on pourra dire qu'elle leur a ouvert la voie.

Les collèges, comme les missions, auront une influence profonde, encore qu'il soit impossible de la définir. Elle s'exercera surtout par les congrégations de la Vierge, par les prédications des *operarii* attachés à ces établissements, par l'enseignement donné aux futurs prêtres, même après la création des séminaires (à Vannes en 1680 seulement). Mais il n'en est pas ainsi à l'époque qui nous occupe. Vannes a théoriquement son collège, fondé en 1574 « ad instar de ceux de Paris » pour remplacer le chanoine chargé « d'enseigner la jeunesse de Vannes en la langue latine ». Mais nous savons qu'en 1577 l'établissement est seulement « encommencé », qu'en 1580 « il y a longtemps que la jeunesse et enfans de cette ville n'ont été bien instruits et enseignés », que la guerre civile interrompit les travaux de 1589 à 1598. Bref, le collège Saint-Yves végète. Confié aux Jésuites en 1630, il ne progresse que lentement : deux ans plus tard, il ne comprend encore que quatre classes. En ce début du xvii^e siècle, l'influence du collège de Rennes semble avoir marqué davantage le pays vannetais. Vincent Huby y coudoya Julien Maunoir aux classes du P. Rigoleuc. Il y sera suivi par son compatriote Louis de Kerlivio. Bien qu'il passe pour n'avoir pas

Cornouaille et du Léon au xvii^e siècle vaut aussi pour le Vannetais (*Les Missions Bretonnes*, 1933, pp. 17-35).

été un écolier modèle, citons aussi Pierre de Kerioret. Mais ce rayonnement du collège Saint-Thomas de Rennes sur les diocèses voisins ne put être qu'assez restreint.

Si nous suivons, autant que faire se peut, l'itinéraire de nos spirituels vannetais, nous constatons qu'ils ont été d'abord des isolés (4), cherchant leurs voies en tâtonnant, s'égarant parfois ; puis, à une époque postérieure, nous les voyons se grouper d'une manière caractéristique (5). Les premiers en date appartiennent à la famille du Carmel, monastère de Nazareth ou prieuré du Bondon. Leur rayon-

(4) Cet isolement trouve la limite de son expression dans le renouveau de la vie érémitique au xvii^e siècle. Jean de L'Isle imitant saint Jean Climaque n'est pas un cas unique. Exactement à la même époque, noble Pierre de Sérent décorait une pièce de son hôtel de Vannes, aujourd'hui siège de la Société polymathique, en y faisant représenter des scènes de la vie des Pères du désert et des saints ermites. La traduction des *Vitæ Patrum* donnée par Arnault d'Andilly (1647 et 1653) contribua à répandre ce mouvement qui lui est antérieur. Il prêtait d'ailleurs à toutes les déviations possibles. On connaît le tableau que trace l'évêque de Vannes, Mgr de Vautorte, « des particuliers se disant hermites » : « Ils mènent une vie oiseuse, libertine et toute contraire à l'habit qu'ils portent indument... Nous souhaitons qu'ils quittent et se retirent ailleurs, comme gens inutiles, sans profession approuvée et estans à la charge du public. » (Attestation au procureur du Roi, 8 décembre 1678.)

(5) Nous avons étudié en particulier ces étapes chez deux représentants peu connus de l'École vannetaise : Jean Bernard et Jean de L'Isle (Société polymathique, séances des 14 février 1952 et 13 janvier 1955). Jean Bernard (1617-1682), lorrain, élève à Toul et Pont-à-Mousson, étudie médecine et pharmacie, tout en étant infirmier au collège bernardin de Paris. De là Dom Jouaud, abbé et réformateur de Prières, l'entraîne en Bretagne. Docteur à Valence, il exerce à Redon, à Quimperlé où il se voue au service des pauvres, puis à Auray. Ses déplacements cessent. Il s'est « mis dans la dévotion », est ordonné prêtre à 32 ans et passe le reste de sa vie dans la pratique de la bienfaisance. Il se rattache au groupe vannetais surtout par son amitié et son admiration pour M. de Kerlivio qu'il s'efforce constamment d'imiter. — Jean de L'Isle (1621 ?-1675), né au diocèse de Vannes, veut se faire chartreux, mais sa santé ne le lui permet pas. A 25 ans, acolyte, il a l'autorisation de se faire ordonner, *sede vacante*, par un évêque de son choix. Il n'en profite pas. Il essaie la vie érémitique selon la règle des solitaires égyptiens du vi^e siècle. « Il en pensa mourir », dit Champion qui fut dans la suite son confesseur. L'effet de cet échec fut qu'il se confia à la direction des pères de la Retraite qui le guidèrent dans des voies plus raisonnables. Chapelain des Ursulines pendant vingt-huit ans, supérieur du Tiers-Ordre du Mont-Carmel, ami intime de M. de Kerlivio, il se trouve ainsi en liaison avec les trois centres de rayonnement spirituel que nous signalons.

nement est marqué par le développement du Tiers-Ordre carmélitain dont les membres les plus représentatifs seront Jean de L'Isle et Mathurine Berthelot.

A la maison de retraite, que le P. Rigoleuc avait construite pour faire un séminaire, nous trouvons d'abord les deux hommes qui firent l'unité de l'école, un chanoine et un jésuite : Louis Eudo de Kerlivio et Vincent Huby. Auprès d'eux, une pléiade d'apôtres de haute vertu : Bouaült qui sera le premier successeur de Huby, Champion, l'historiographe de l'école ; au collège voisin, Daran, l'un des pionniers de la mission de la Nouvelle France. L'autre maison de retraite, celle des femmes, voit sa fondatrice, Catherine de Francheville, entourée d'un groupe d'élite, collaboratrices ou chapelains : Mlle de Kerderff, cousine de M. de Kerlivio, qui sera la seconde directrice, le P. Fulgence de Sainte-Barbe, un carme, Pierre Le Floch, disciple de Rigoleuc, Guillaume Le Merdy, l'homme de confiance du P. Huby. Dans l'ambiance de cette Retraite des femmes, notons « la sainte de Néant », Anne-Toussainte de Volvire.

Le troisième groupe se rattache au couvent des Ursulines. L'une des religieuses paraît avoir eu une grande influence, la mère Jeanne Le Corvaisier, mystique authentique, confidente et biographe pénétrante d'Armelle Nicolas. Celle-ci fut pendant quelques années au service de cette maison dont l'aumônier est l'extraordinaire abbé de L'Isle.

Nous savons ce que cette classification a d'artificiel : ces groupes se compénètrent ; des tertiaires carmélitains sont dirigés par des jésuites ; un carme travaille à la maison de retraite des femmes ; de Kerlivio et Mlle de Francheville organisent un moment des retraites chez les Ursulines et les confient à la mère Jeanne de la Nativité. Peu importe à notre conclusion : c'est autour des ordres relativement jeunes ou qui n'ont pas perdu leur ferveur première, c'est autour du vieil ordre carme récemment réformé en Bretagne par le vénérable Philippe Thibaüt, c'est autour d'un des premiers prêtres séculiers formés par saint Vincent de Paul au séminaire des Bons-Enfants qu'il venait de créer, que s'organise spontanément le mouvement vannetais. La réforme des ordres religieux et du clergé,

issue du Concile de Trente, et l'action des ordres récents sont à l'origine de notre école en tant que telle.

Le mot « école » suppose une pensée commune. Malgré la diversité des tempéraments et des formations, il semble bien que cette unité ait existé à Vannes. Mais l'analyse en présente de grandes difficultés. Les écrits du P. Huby sont abondants, mais beaucoup n'existent plus que dans des versions corrigées. Si les confidences d'Armelle Nicolas remplissent les deux volumes de la mère Jeanne, il ne reste que quelques pages, d'ailleurs du plus vif intérêt, de M. de Kerlivio. Quant aux autres, autant n'en pas parler : nous ne possédons que des témoignages sur leurs vertus. Nous devons pour l'instant nous contenter d'indiquer sommairement comment apparaît l'élaboration de cette doctrine.

Le maître est le P. Huby qui est disciple du P. Rigoleuc, formé lui-même à l'école du P. Louis Lallemand. Mais la pensée du P. Lallemand ne nous est connue que par les notes prises à ses conférences par deux de ses disciples : Rigoleuc et Surin. Son livre *La doctrine spirituelle* ne parut que tardivement et l'on peut dire que c'est de Vannes qu'il est sorti. Rigoleuc laisse son manuscrit à Huby ; Huby le transmet à Champion et Champion le publie (1694) ; si bien que les critiques qui insinuent que le livre est teinté de couleur vannetaise pourraient bien avoir raison. Champion affirme lui-même qu'à nous être présentée par Rigoleuc la doctrine n'a rien perdu, tout au contraire. L'essentiel de l'enseignement du P. Huby y prend sa source : dévotion à l'Homme-Dieu, purification du cœur, soumission à l'emprise de l'Esprit Saint. Il aura le soin et l'art, tout en y introduisant une note personnelle, d'adapter à son auditoire, où le paysan côtoie le gentilhomme et l'ecclésiastique, cette doctrine enseignée à des religieux qui ont fait de longues études philosophiques et théologiques. Une analyse attentive de cette adaptation permettrait sans doute d'y déceler des éléments spécifiquement bretons.

M. de Kerlivio a reçu, après le collège, une formation notablement différente. Il doit être le premier prêtre du diocèse qui ait fait du séminaire, et il l'a fait sous la direction immédiate de saint Vincent de Paul, chez qui l'on retrouve du Bérulle et du saint François de Sales ; confor-

mité à la volonté de Dieu et charité envers les autres qui est la touche véritable de l'amour de Dieu. Mais Kerlivio s'est ensuite imprégné de l'enseignement de Huby et l'on en trouve dès traces dans les lettres à une ursuline d'Hennebont que Champion a publiées.

L'analyse des livres en usage dans les maisons de retraite apporterait aussi quelque lumière à cette étude. Nous ne pouvons ici que citer les principaux. *Les sentences chrestiennes et cléricales de messire Adrian Bourdoise* et les *Révélations* de sainte Brigitte constituent les deux tiers du livre de Vincent Huby, *Le Bon Prestre* ; *Les Stations de Notre-Seigneur en sa Passion*, par le P. Adrien Parvilliers, « missionnaire apostolique de la Terre Sainte, qui a visité tous les Saints Lieux », forment un chemin de croix qui est bien développé dans la ligne de l'enseignement de Huby : dévotion au Verbe incarné dont les souffrances, subies par amour, invitent l'homme à la conversion ; enfin *La trompette du ciel qui réveille les pécheurs et les excite à se convertir* : le titre seul suggère le contenu du volume. L'auteur est un prêtre provençal, le vénérable Antoine Yvan, et l'éditeur, qui y a mis du sien, Gilles Gondon, fut doyen de Rostrenen. Il loue lui-même la vigueur avec laquelle l'écrivain clame la vérité, tout en faisant « ouïr la voix de la miséricorde » (6). Ces caractères durent frapper nos apôtres plus que l'exubérance et le pittoresque et expliquent que le livre provençal eut au moins une édition vannetaise. Il y a donc à la base de la doctrine de nos spirituels un éclectisme de bon aloi, mais qui sera marqué par leurs fortes personnalités.

A la fin du siècle, la querelle quiétiste étouffera en France l'élan mystique. A Vannes, les méfaits des intégristes semblent s'être bornés à expurger les écrits du P. Huby et sans doute à « limoger » un de ses successeurs, le P. de La Pilétière. La maison de retraite, centre spirituel, continue son action, même après la dissolution de la Compagnie de Jésus et jusqu'en 1791. Une étude du sentiment religieux au XVIII^e siècle chez nous montrerait la poursuite tranquille de cet élan spirituel, continuant à

(6) H. BREMOND, *La Provence mystique*, 1908, pp. VIII et 6.

rayonner sur les masses. Elle contribua certainement à resserrer l'attachement du peuple à sa foi traditionnelle, tel qu'il le manifesta quand vint la Révolution. L'école de spiritualité vannetaise y fut bien pour quelque chose.

Henry MARSILLE.
